RAPPORT

DE CITOYENS DE SEDAN A L'ASSEMBLÉE NATIONALE,

Du 31 Août 1792, l'an 4e. de la Liberté ;

IMPRIMÉ PAR ORDRE DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

LÉGISLATEURS,

LES citoyens de Sedan, résidant à Paris, admis le 20 de ce mois à la barre, avoient demandé votre agrément pour se transporter parmi leurs concitoyens, afin de dissiper l'erreur qui leur avoit fait perdre l'estime de la Nation française. Vous le leur avez permis. Ils sont partis, après avoir juré de ne revenir à Paris que lorsque vos commissaires, à l'inviolabilité desquels on avoit porté atteinte, seroient libres, ou de mourir en les défendant. Ces citoyens, de retour dans la capitale, vous doivent maintenant compte de la conduite qu'ils ont tenue. La vérité seule a dicté le

rapport qu'ils vous préfentent ; & le témoignage de leur confcience leur fait efpérer que vous voudrez bien l'accueillir.

Nous devions partir de Paris le mardi matin, 21 de ce mois, mais nous ne l'avons pu qu'à fix heures du foir ; les démarches que nous avons été obligés de faire pour obtenir des paffe-ports & remplir d'autres formalités que nous n'avions pas prévues, nous ont retardés jufqu'à cette heure-là.

A 20 lieues de la capitale, un courier venant des frontières, nous annonça que les commiffaires arrêtés à Sedan avoient été remis en liberté, & que Lafayette s'étoit enfui en paffant par Bouillon.

Quoique l'objet de notre miffion eût pu nous paroître rempli ; cependant, comme nous avions reçu du comité de correfpondance & du miniftre de l'intérieur des inftructions, des adreffes & des affiches, pour les diftribuer dans la ville de Sedan, dans l'armée du Nord & dans les municipalités circonvoifines, nous n'avons pas cru devoir rétrograder, & nous avons continué notre route.

S'il étoit néceffaire de vous prouver que nous n'avons pas perdu un feul inftant, nous entrerions dans toutes les circonftances de notre voyage ; mais ces détails confommeroient un temps précieux : nous nous bornons à vous dire que nous avons fréquemment éprouvé des retards, & c'eft pour cela que nous ne fommes arrivés à Sedan que le 23, à cinq heures du foir.

Alors notre premier foin fut de nous répandre dans le fein de nos parens & de nos amis, pour connoître par eux le véritable efprit public de la ville. Tout y étoit tranquille dans ce moment ; les agitations, caufées par l'arrivée & l'arreftation de vos premiers commiffaires, & par la manœuvre des ennemis de la chofe publique, avoient ceffé. La grande majorité de nos citoyens étoit dans l'erreur ; on les avoit trompés fur tout ce qui s'étoit paffé à Paris, en

dénaturant les faits, & en répandant les bruits les plus absurdes. A peine avoient-ils connoissance des décrets rendus depuis le 10, parce qu'on avoit arrêté, pendant plusieurs jours, la circulation des feuilles périodiques écrites dans le sens de la révolution. D'ailleurs, depuis long-temps, les petites intrigues de Lafayette, & l'affluence des écrits contre-révolutionnaires, singulièrement accrédités par les malveillans, depuis la journée du 20 juin, avoient totalement corrompu l'opinion publique.

En effet, on étoit parvenu à inspirer au peuple une haine implacable contre les vrais amis de la liberté & de l'égalité; on les traitoit de factieux & d'incendiaires; & le peuple, dans son égarement, les confondoit avec les aristocrates.

Le patriotisme des Sedanais étoit donc frappé de paralysie; quelques jours auparavant, ils communiquoient si peu avec la capitale, qu'on leur avoit fait croire aisément que toute la France étoit soulevée contre l'Assemblée nationale, que sa dissolution étoit opérée, & que dans tout l'Empire, on ne reconnoissoit plus d'autre autorité que celle des corps administratifs. A notre arrivée on étoit revenu de cette erreur, mais on ne croyoit pas encore à la perfidie de Lafayette; un grand nombre voyoit avec peine la suspension du chef du pouvoir exécutif, les décrets relatifs au général, au département des Ardennes & à la municipalité de Sedan.

Dans ce malheureux état de choses, nous nous empressâmes de distribuer à nos concitoyens tous les écrits qui pouvoient les éclairer, tels que l'acte du corps législatif, & les pièces dont vous avez ordonné l'impression.

Le contre-poison de l'aristocratie étant ainsi administré, nous lui laissâmes produire son effet, pendant que nous allions au camp de Vaux, près de Mouzon, pour détromper l'armée. Seulement un de nos collégues resta à Sedan, & parcourut avec quelques-unes de ses amis, pendant notre

A 2

abſence, les campagnes voiſines, pour y annoncer aux peuples l'évangile de la liberté.

En allant au camp nous rencontrâmes différens officiers & ſoldats de l'armée, qui, ſachant que nous venions de Paris, nous en demandèrent des nouvelles avec le plus vif intérêt. Nous nous ſommes empreſſés de les ſatisfaire. Nous leur avons donné en outre quantité d'écrits patriotiques pour les inſtruire, en leur recommandant de les communiquer à leurs frères d'armes. Ils nous le promirent, & nous apprîmes, bientôt après, qu'ils nous avoient tenu parole. Nous eûmes le plus grand ſoin, par-tout où nous paſsâmes, de diſtribuer & d'afficher l'acte du corps légiſlatif, & tout ce qui pouvoit contribuer à éclairer les citoyens & les ſoldats.

Arrivés au camp, vers trois heures & demie, nous y avons rencontré vos commiſſaires qui paſſoient l'armée en revue. Lorſque la revue fut terminée, nous nous ſommes répandus dans les tentes, où chacun de nous eut la ſatisfaction de trouver pluſieurs de ſes anciens amis. L'opinion de l'armée étoit encore incertaine. Lafayette, pour ſe l'attacher davantage, l'avoit privée de toute communication. Nos adreſſes furent diſtribuées auſſitôt, & lues avec avidité. Les ſoldats nous dirent : « nous yeux ſont maintenant » ouverts; mais pourquoi les adreſſes ne ſont-elles pas » parvenues plutôt? nous-mêmes nous aurions livré le » traître, nous reconnoiſſons aujourd'hui ſa perfidie dans » toute ſon horreur; nous voyons que, que dans toutes » les poſitions qu'il nous a fait prendre & où il nous a » laiſſés, ſon deſſein étoit de nous livrer à l'ennemi; mais » notre devoir étoit d'obéir aveuglément à ſes ordres; » d'ailleurs, la confiance qu'il avoit ſu nous inſpirer, ne » nous permettoit pas de ſcruter ſes intentions ».

Voilà, Meſſieurs, mot pour mot, les propres expreſſions des ſoldats. Ils ſont indignés d'avoir été trompés par leur général; ſi leur opinion a varié quelques inſtans, ils

n'ont pas cessé pour cela d'être de bonne foi ; & nous aimons à vous dire que leur patriotisme & leur courage sont plus ardens que jamais. Abandonnés par le traître Lafayette, & livrés à eux-mêmes, ils ont demandé d'une voix unanime le général Dumouriez, qui venoit de leur être annoncé par vos commissaires & par l'acte du corps législatif que nous avions affiché sur les tentes.

Bientôt on apprit la reddition de Longwy. Le soldat, à cette nouvelle imprévue, a versé des larmes de rage. Il y avoit plusieurs jours que la ville étoit bloquée, sans qu'il le sût, & il n'en étoit éloigné que de huit à neuf lieues. Il fut consterné de voir cette place au pouvoir des Autrichiens, sans qu'on lui eût fait faire le moindre mouvement pour les repousser. Depuis trois semaines, Lafayette abandonnoit son armée à une oisiveté honteuse & désespérante pour des soldats qui ne demandoient qu'à courir à l'ennemi ; enfin, cette armée étoit dans la situation la plus déplorable, & il n'est pas possible de douter que l'intention de ce général liberticide ne fût de la perdre entièrement.

Sortis du camp, vers les neuf heures du soir pour nous rendre à Létanne, village voisin, où nous allions répandre des instructions, nous traversâmes la Meuse, près d'un ponton de l'armée. Le lendemain, en repassant, nous distribuâmes au parc d'artillerie, placé sur la rive gauche de la rivière, des adresses & l'acte du corps législatif que nous affichâmes.

Arrivés à Mouzon, près du camp de Vaux, nous y trouvâmes différens officiers & soldats de l'armée, qui nous assurèrent que l'union la plus parfaite & le même esprit régnoient parmi la troupe de ligne & la garde nationale, & que Lafayette en étoit généralement abhorré. Ils nous apprirent que dans ce moment il se tenoit un conseil-de-guerre ; nous ignorons pourquoi ; ils nous dirent avec confiance *que pour une ville livrée par des traîtres, il ne falloit pas désespérer de la chose publique ; qu'ils étoient là, & qu'ils comptoient bien-*

tôt faire payer cher aux Autrichiens la perte de Longwy.

Très-satisfaits de ces dispositions, nous reprîmes la route de Sedan, lorsqu'aux portes de Mouzon nous vîmes arrêter par les soldats de la garde, différens volontaires sans armes, venant de Longwy. On les fit entrer au corps-de-garde; on leur demanda comment ils s'étoient laissé désarmer. Ils voulurent répondre; mais les soldats de la garde, pleins de fureur, parce qu'ignorant toutes les circonstances de l'affaire de Longwy, ils croyoient que la reddition de cette place étoit l'effet de la lâcheté de la garnison, leur reprochèrent, avec les termes les plus durs, d'avoir violé le serment *de vivre libres ou de mourir;* en ajoutant que pour eux on leur eût arraché plutôt le cœur que de leur ôter leurs armes. Une particularité bien capable de donner une juste idée de l'indignation de ces braves militaires, c'est que l'un des volontaires de Longwy, excédé de fatigue & de besoins, ayant demandé un verre d'eau, parce qu'il n'avoit rien pris depuis cette ville, ce verre d'eau lui fut refusé. Nous avons été témoins de ce fait.

Sur la route de Bazeilles, à une demi-lieue de Sedan, d'autres volontaires, également de la garnison de Longwy, furent maltraités par des soldats de ligne. Nous n'entrons dans ces détails, que pour vous prouver, Messieurs, combien le soldat Français s'irrite à la seule apparence de la lâcheté. Cependant, comme ce rapport est consacré à la plus exacte vérité, nous vous assurons, d'après des témoins oculaires, pour la justification de la garnison de Longwy, qu'elle a été trahie par le commandant de la place, d'autres officiers, & de plus abandonnée par les corps administratifs & les citoyens.

En revenant du camp de Vaux à Sedan, nous avons vu avec peine, qu'on avoit arraché une partie des affiches que nous avions apposées la veille sur la route, dans les villages & aux portes des églises. On ne peut attribuer leur enlèvement qu'à la scélératesse des aristocrates. Comme

nous avions fait ailleurs ufage de toutes nos affiches, nous avons beaucoup fouffert de ne pouvoir en replacer où il n'y en avoit plus.

Rentrés dans notre ville, après deux jours d'abfence, nous y avons trouvé l'efprit public avantageufement changé. La nouvelle de l'affaire de Longwy y avoit fait la plus douloureufe fenfation. On ne douta plus de la trahifon de Lafayette; on vit combien la fécurité, dans laquelle il avoit entretenu les citoyens & l'armée, étoit trompeufe & perfide. Auffitôt on fit la vifite des magafins & des arfenaux. Les armes qui s'y trouvèrent furent à l'inftant délivrées à ceux qui en manquoient. Enfin, nous pouvons vous dire que tout fe difpofe pour une vigoureufe réfiftance. Les travaux relatifs à la défenfe de la place font dans la plus grande activité; à notre départ on s'occupoit des moyens de barrer les arches du pont de Tercy, pour faire refluer les eaux de la Meufe dans les prairies & les foffés. On avoit ouvert une foufcription pour fecourir les veuves & les enfans des citoyens qui périroient pendant la guerre.

D'après ce rapport, nous croyons pouvoir vous affurer que les Sedanais défendront avec courage la barrière de l'Empire où ils font placés, & qu'ils reconquerront bientôt l'eftime de la Nation françaife, qu'un moment d'erreur leur a fait perdre.

Dans cette confiance, nous fommes partis de Sedan, lundi dernier, 27 de ce mois; nous avons été retenus à Mohon, village fitué à un quart de lieue de Mézières, parce que les portes de cette ville étoient fermées; le lendemain 28 nous y rencontrâmes le général Dumouriez. Un de nous lui annonça que les Sedanais & l'armée l'attendoient avec la plus vive impatience, & qu'il trouveroit le camp de Vaux tranfporté fous les murs de Sedan. Nous lui démandâmes fes dépêches pour Paris, il accueillit cette propofition d'une manière bien flatteufe pour nous;

il nous confia deux lettres, l'une pour M. le président, & l'autre pour M. Servan, ministre de la guerre. Nous les avons remises très-fidèlement. Ensuite nous nous sommes occupés de vous faire le rapport que nous avons l'honneur de vous présenter.

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.